

LA POÉSIE HONGROISE PRÉSENTÉE AUX FRANÇAIS

Les traductions de la poésie hongroise sont légion. Pourtant, si l'on excepte les toutes dernières années, les grands poètes hongrois n'ont guère rencontré auprès du public français l'accueil qu'ils auraient mérité. Faut-il attribuer cet échec à la légendaire indifférence des Français à l'égard des littératures étrangères ? La littérature comparée témoigne assez que cette indifférence, si tant est qu'elle existe, se laisse vaincre plus d'une fois. Doit-on alors reprocher aux poètes hongrois de n'avoir rien écrit qui sût toucher la sensibilité des lecteurs français ? Un propos aussi injuste éveillerait l'indignation de tous ceux qui en France les connaissent un peu. Il serait plus légitime d'accuser la mauvaise qualité des traductions, ce qui toutefois ne saurait fournir une explication satisfaisante, puisque la traduction, si médiocre soit-elle, ne détruit pas toujours l'intérêt du texte original. Tous ces obstacles existent sans doute, mais sans doute aussi pouvons-nous nous demander si l'on a, jusqu'ici, eu assez de savoir-faire pour les surmonter ?

Diffuser une poésie étrangère requiert à la fois du talent et de l'ingéniosité psychologique. Dans le cas d'une littérature totalement inconnue, il ne s'agit pas seulement de renseigner, mais de susciter d'abord la curiosité et de gagner des sympathies. Encore faut-il savoir les tenir en éveil et ne pas les désorienter en leur fixant des objets trop nombreux. A cet égard, la présentation et le choix des auteurs revêtent une importance capitale. Si l'histoire de la traduction des poètes hongrois a été longtemps une suite de tentatives avortées, les causes n'en résident-elles pas aussi dans certaines erreurs commises par les présentateurs ?

Dans la première anthologie de la poésie hongroise publiée en 1873, la préface contient cette phrase significative : « (...) ce petit volume (...) aura atteint le but que nous nous

proposons, s'il peut donner une idée assez exacte du caractère de la poésie hongroise et par suite assurer quelques sympathies au noble peuple magyare... »⁽¹⁾. Voilà, depuis bientôt un siècle, le souhait d'un petit nombre de hungarophiles et celui de tous les Hongrois cultivés. A son origine, nous trouvons l'isolement historique et surtout linguistique de la Hongrie, douloureusement ressenti par tous ceux qui ont le hongrois pour langue maternelle. Afin de briser les barrières, on s'adresse généralement à la poésie. C'est en effet dans ce domaine des lettres que s'exprime le plus parfaitement l'esprit national. C'est la poésie qui possède la tradition la plus ancienne et c'est elle qui fut le plus superbement illustrée à des époques diverses. Aussi les poètes ont-ils joué un rôle exagéré dans la formation de la pensée et de la sensibilité. On les admire aussi bien, sinon davantage pour leur enseignement humain que pour leur art. On les suit en philosophie, en morale, voire en politique. Un lecteur de connaissances moyennes éprouvera quelque difficulté pour préciser les différences idéologiques entre Kossuth et Széchenyi, mais il saura très bien expliquer ce que Petőfi pensait des libertés républicaines ; de même, il pourra tout ignorer des idées de Georges Lukács sur le matérialisme dialectique, mais il aura son idée à lui sur ce qu'attendait du socialisme Attila József.

Cette situation privilégiée des poètes conduit à une conséquence troublante. La cause de leur poésie et celle de leur pays sont si inextricablement mêlées dans la pensée des Hongrois qu'on ne peut guère rejeter les bardes nationaux sans passer pour un mauvais patriote, que faire connaître la poésie hongroise signifie exactement communiquer l'« âme » nationale, faire aimer la Hongrie elle-même. Largement justifiée en Hongrie, cette tendance l'est-elle en France, où l'autorité de la poésie s'est beaucoup moins exercée en dehors des lettres ? On mesure l'ambiguïté des anthologies conçues dans un tel esprit sous l'influence de leurs collaborateurs hongrois. On en voit de plus le danger permanent : dérangé dans les habitudes de son esprit, le lecteur français court de grandes chances de ne pas céder à la double invitation. Ne va-t-il pas protester avec raison : Laissez-moi apprécier la poésie, si vous êtes capables d'en montrer la

(1) *Poésies magyares*, choix et traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch.-E. de Ujfalvy de Mezö-Kövesd, Paris, Librairie Maisonneuve, 1873, p. vi.

beauté, mais ne cherchez pas pour autant à me transformer en patriote magyar ! Sollicité d'une manière trop exigeante, à son tour il exigera le maximum : une présentation claire, précise et intelligente, un choix judicieux capable de le passionner, enfin et surtout, des traductions impeccables. La moindre faute risquera d'aliéner ses suffrages.

Les traductions multiples de la poésie hongroise ont-elles été à la hauteur de leur tâche ? Le lecteur d'aujourd'hui peut-il, s'il le veut, se faire une idée assez exacte de cette poésie et tout a-t-il été fait pour lui permettre d'en apprécier les œuvres les plus remarquables ? Nous essaierons d'arriver à une mise au point en parcourant les anthologies successives, ainsi que les choix divers qui présentent l'une des plus importantes des œuvres individuelles, celle d'Endre Ady.

*
* *

La première anthologie (*Poésies magyares, choix et traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch.-E. de Ujfalvy de Mezö-Kövesd, Paris, Librairie Maisonneuve, 1873*) paraît vingt-cinq ans après le début de la lutte d'indépendance. La réputation que la Hongrie s'est alors établie, jointe à l'ardente propagande patriotique des émigrés a créé des conditions favorables à une telle entreprise. En France aussi, le temps est au patriotisme. Une préface brève et bienveillante évoque en effet les vicissitudes à travers lesquelles la langue hongroise a dû s'assurer l'existence, souligne la fonction nationale de la poésie en énumérant ses représentants les plus illustres et prend la défense des Hongrois qui, bien que de « race hunnique », ont versé leur sang pour la chrétienté et la civilisation. Pour les origines hunniques, à l'époque, la plupart des Hongrois n'y croyaient pas moins que les auteurs de cette petite lettre d'introduction. Quant aux poètes, au nombre de 45, ils étaient présentés par des notices dues à Pál Gyulai et à Károly Kertbeny. Il avait cependant été difficile, en quelques lignes, de dépasser le résumé biographique et l'indication de quelques thèmes, d'autant plus que les auteurs insistaient avec complaisance sur la popularité des poètes dans leur pays natal. De plus, ces notices suivaient l'ordre alphabétique, ce qui supprimait toute possibilité d'obtenir une vue d'ensemble de l'évolution poétique. D'une manière générale, la composition du livre est absurde. Contrairement aux notices, les cent-trois poèmes ont été

disposés chronologiquement, mais à rebours. L'anthologie s'ouvre sur les textes modernes d'Arany et se ferme sur celui de Balassa : du présent, le lecteur désemparé remonte au passé. La confusion ne cesse d'augmenter avec l'orthographe cocasse et illogique des noms. Certains conservent leur orthographe hongroise comme Arany ou Zrinyi, d'autres, comme Berjényi (Berzsenyi) ou Tsoutsor (Czuczor) apparaissent dans une transcription phonétique approximative. Voilà déjà de quoi décourager la meilleure volonté. Mais le spectacle le plus désolant est offert par les traductions elles-mêmes. Elles sont en prose, sans aucun des avantages du mot-à-mot. Certes, le texte français est correct, mais il pêche par la platitude et par l'infidélité. Par exemple, non seulement les traducteurs ont privé le célèbre *Családi kör* (Le cercle de la famille), d'Arany de son mouvement intime, mais ils ont encore défiguré sa beauté verbale par un à peu près médiocre :

Este van, este van ; kiki nyugalomba !
 Feketén bólingat az eperfa lombja,
 Zúg az éji bogár, nekimegy a falnak,
 Nagyot koppan akkor, azután elhallgat.
 Mintha lába kelne valamennyi rögnek,
 Lomha földi békák szanaszét görögnek,
 Csapong a denevér az ereszt sodorván,
 Rikoltoz a bagoly csonka régi tornyán.

.....
 C'est le soir. Le calme règne dans l'espace. Le feuillage plus sombre des mûriers s'incline ; le scarabée crépusculaire bourdonne en frôlant la muraille, s'abat et se tait. Comme si chaque motte de terre prenait vie, les grenouilles sautillent mollement et se culbutent ; les chauves-souris se heurtent en bruissant aux barres du puits et font tourner la bascule. De la vieille tour en ruine un gémissement est sorti : c'est le hibou qui *hue* dans l'obscurité.

Ce livre était donc loin de remplir sa mission ; de nos jours, il a tout juste une valeur de curiosité.

La deuxième anthologie⁽¹⁾ (*Poètes hongrois - Poésies magyares, recueillies par Melchior de Polignac et précédées d'une notice sur la Poésie Hongroise, Paris, Ollendorff, 1896*) présente toutes les apparences d'une entreprise plus importante. Elle est née de l'amitié qui liait Melchior de Polignac et Zsigmond Justh, cet aristocrate qui a consacré sa vie

(1) A cause de la médiocrité inqualifiable des traductions, un recueil de vers folkloriques publié entre-temps ne mérite pas d'analyse particulière. Il suffit d'en signaler l'existence : *Ballades et chansons populaires de la Hongrie*, traduites par Jean de Néthy, Paris, Lemerre, 1891.

trop brève à diffuser la culture française en Hongrie et à gagner pour la littérature hongroise la sympathie de lettrés parisiens. Le recueil s'ouvre sur l'évocation pathétique de son théâtre paysan de Csák-Tornya. Quant à la préface, elle esquisse l'histoire littéraire hongroise depuis Bessenyei jusqu'à Petőfi et Arany (elle la présente aussi comme une lutte pour l'émancipation nationale), s'abandonnant ensuite à une longue énumération des poètes contemporains qui tient lieu de notices. La fin réserve une surprise : inspirée des théories très personnelles de Justh, elle constitue l'apologie du fermier hongrois : « Un gouvernement prévoyant cultivera toujours et propagera de plus en plus cette plante absolument conservatrice et qui tient au sol par de si profondes racines ; car elle renferme les éléments les plus solides de l'avenir et les germes les plus vigoureux de la gloire et de la grandeur du pays. » Sans insister sur le caractère déplacé de la digression, nous remarquerons que déjà à la même époque, la poésie vivante cherchait l'inspiration dans les thèmes de la grande ville, ce que d'ailleurs les textes recueillis illustraient abondamment. De nouveau, les problèmes nationaux et ceux de la poésie se trouvaient fâcheusement confondus.

Le choix est abondant, trop abondant même si l'on considère qu'il commence à Petőfi et finit à Minka Czóbel : le demi-siècle qui sépare ces deux noms aurait ainsi connu quarante-six poètes de qualité dont il importe de présenter au public français cent soixante-neuf poèmes. Nous sommes à un moment où la Hongrie, lors des festivités de son millénaire en 1896, vient de se découvrir une grandeur exagérée et s'efforce de briller par le nombre plus que par la qualité. Bien entendu, Justh a aussi imposé ses amis. Ainsi une poétesse délicate, mais d'un talent souvent hésitant, Minka Czóbel figure-t-elle avec presque autant de poèmes (12) que Petőfi (14). Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que celui-ci apparaît, d'après les textes choisis, comme un simple héritier du Romantisme sans rien montrer des qualités de barde révolutionnaire qui lui ont valu la célébrité internationale. Manifestement, les conseillers de Melchior de Polignac ont tenu à mettre l'accent sur les tendances au lyrisme intime, se plaçant dans la perspective moderne qui laisse voir une effervescence cosmopolite. C'est pourquoi, même de notre point de vue actuel, l'anthologie représenterait assez fidèlement son époque, si les traductions étaient plus réussies. Certes, elles ont l'avantage sur celles de

H. Desbordes-Valmore, d'être plus fidèles. Elles suivent l'original vers par vers et tentent, dans la plupart des cas, d'en suggérer le mouvement à l'aide d'alexandrins blancs. Ceux-ci malheureusement trahissent les efforts d'un poète défaillant : ils manquent de rythme et leurs syllabes ont l'air d'avoir été comptées sur les doigts de la main. Que l'on en juge d'après la strophe déjà citée de *Családi kör* :

C'est le soir, c'est le soir, et tout est en repos.
 Le feuillage du mûrier fait une tache noire...
 Le moucheron bourdonne et rencontrant le mur
 S'y heurte et puis se tait aussitôt après.
 Puis, comme si les mottes étaient munies de pieds,
 Des crapauds paresseux se traînent sur la terre.
 La chauve souris vole en frôlant l'avant-toit
 Et, dans la vieille tour, la chouette gémit.

D'un bout à l'autre du recueil, c'est le même travail de série, laborieux et terne, capable d'informer sur le monde poétique de ce temps, mais incapable d'attirer, d'attacher le lecteur. Les renseignements fournis sont de plus d'un intérêt inégal, puisque le temps viendra bientôt reléguer dans un oubli total une partie des auteurs cités, versificateurs médiocres.

L'anthologie suivante (*Les grands poètes hongrois, Arany-Petöfi, traduction en vers par F.-E. Gauthier, Paris, Ollendorff, 1898*) a le mérite de concentrer l'attention sur des œuvres majeures. D'Arany, elle présente les douze chants de *Toldi* et de Petöfi, outre sept poèmes lyriques, le charmant conte en vers *János vitéz* (Jean le Héros). F.-E. Gauthier, alors vice-consul de France à Budapest, avait conçu le projet de faire connaître les grands poètes étrangers qu'il a découverts au cours de sa carrière diplomatique (il a déjà traduit du Pouchkine) et il est le premier à s'efforcer de conserver aux textes hongrois une forme artistique. Autre nouveauté : Gauthier, contrairement à ses prédécesseurs, sait un peu de hongrois, et il dit s'être assuré le concours d'un bon hongarisant, André Tinayre, qui lui a préparé des « traductions littérales ». Le danger des calques maladroits se trouva ainsi écarté. Malgré les circonstances favorables et le sens de la mesure qui ont présidé à son établissement, le livre de Gauthier appelle de graves réserves. D'abord la présentation : elle est trop sommaire. D'après la préface ou les notices, l'intérêt des œuvres choisies est d'être admirées dans leur pays et d'avoir une forme, un caractère, un ton « essentiellement nationaux ». Or, il n'aurait pas été inutile d'élucider ce caractère national à l'aide de quelques commentaires. Mais

Gauthier pensait sans doute que les textes devaient parler par eux-mêmes. C'est ainsi qu'on rejoint le problème de la traduction. La version proposée réunirait les caractéristiques de la « belle infidèle », si la beauté précisément n'en était pas absente. Pour les besoins de l'alexandrin rimé, le traducteur a sacrifié le vocabulaire, les images et le ton des poètes hongrois, sans réussir pour autant à versifier : ce ne sont que clichés, chevilles, manque de rythme et d'élégance.

Il fallut attendre vingt-neuf ans jusqu'à la tentative suivante (*Anthologie de la poésie hongroise contemporaine, version française sous la direction de Béla Pogány, révision de Géo Charles, Paris, les Écrivains Réunis, 1927*). Entre-temps, la poésie hongroise a connu un renouveau prodigieux et la Hongrie subi une série de catastrophes. Seule la guerre a empêché la nouvelle poésie de trouver plus tôt des exportateurs⁽¹⁾. Pour une période plus ou moins longue, de nombreux jeunes gens vont s'expatrier : c'est parmi eux que l'on trouve les collaborateurs de l'entreprise présente. L'expérience leur manque, et ils ont utilisé les moyens du bord. A la vue du résultat, Aurélien Sauvageot a dit alors son indignation : « La présentation de ce petit livre est des plus déplaisantes. L'introduction générale et les notices particulières consacrées à chacun des poètes traduits sont comme un défi au bon goût. En outre le choix des pièces traduites et la version française elle-même appellent plus d'une protestation⁽²⁾. » Son jugement ne paraît nullement exagéré. Le scandale commence dès la préface. Rédigée dans un français douteux, elle contient plusieurs assertions erronées (notamment sur les courants principaux de la littérature hongroise) et prétend présenter des « créations poétiques reconnues comme les plus parfaites par l'unanimité de la critique hongroise ». En réalité, sur les trente-neuf poètes présentés, une dizaine sont des débutants inconnus dont un seul, Gyula Illyés devait par la suite s'imposer à l'admiration du public. Quant aux notices, elles dispensent des éloges flous et souvent ridicules dans le genre de celui-ci : « il possède une philosophie bien assise et grave qui cache sa virilité chaude »⁽³⁾. Pour les traductions,

(1) Signalons toutefois deux revues de Genève qui ouvrirent leurs colonnes aux poèmes d'inspiration pacifistes des collaborateurs du *Nyugat* : *Demain*, I, nov.-déc. 1916, nos 11/12, p. 324-32 et *Le plus grand monde*, I, juin 1917, n° 2, p. 73-4.

(2) A. Sauvageot : *Anthologie de la poésie hongroise contemporaine. Revue des Études Hongroises*, 1928, nos 2-3, p. 301-7.

(3) *Op. cit.*, p. 123.

un certain effort de fidélité doit leur être reconnu. Ce sont des versions en prose qui essaient de rendre le mouvement des vers. Hélas, le talent manque, et le langage, où foisonnent les barbarismes, rebute par son caractère apoétique.

Pourtant, l'ouvrage de Béla Pogány paraît une entreprise sérieuse au prix de deux petites publications qui battent tous les records de médiocrité. (*P. V. Lebourg: Poétesses hongroises, Paris, Pierre Massoni, 1929; Paul et Jean Lebourg: Prêtres-poètes hongrois, XIII^e-XX^e siècles, Paris, Pierre Massoni, 1930*). Elles présentent des textes souvent tronqués et ce qui est pire, des textes dont le balbutiement puéril n'aurait guère mérité l'impression dans la langue originale. Avec la liste des archevêchés, évêchés, ordres et tiers ordres, le second recueil ressemble davantage à un carnet d'adresses cléricales qu'à une anthologie littéraire.

On retrouve le domaine de la poésie cinq ans plus tard. (*Poèmes hongrois traduits par Georges Philippe Dhas, Budapest, Springer, 1935*). Ce florilège contient vingt-deux poèmes dus à huit poètes : Petőfi, Arany, Ady, Géza Gyóni, Gyula Wlassics, Babits, Kosztolányi et Sándor Endrődy. Arany y figure avec un poème, Gyula Wlassics avec trois ! Dhas a manifestement opéré un choix arbitraire qu'il ne cherche point à justifier : on ne trouve dans son livre ni préface, ni notices. Il serait donc difficile de le taxer de malhonnêteté : le traducteur a simplement réuni des poèmes qui lui ont plu et c'était son droit⁽¹⁾. Mais c'est aussi le droit du lecteur que de rejeter ses traductions en vers rimés, ces infidèles bellâtres qui sont plutôt des variations mièvres sur le thème des originaux.

L'année suivante, une équipe qualifiée et sérieuse tente de combler les lacunes. (*Anthologie de la poésie hongroise par Jean Hankiss et L. Molnos-Müller, Paris, Sagittaire, 1936*). Des spécialistes éminents comme Sándor Eckhardt ou François Gachot ont travaillé à l'établissement des textes, qui doivent illustrer l'ensemble de la poésie hongroise depuis ses origines. En l'absence d'une étude générale, des notices précises et claires fournissent les renseignements nécessaires. Bien que l'auteur de l'avant-propos s'excuse du choix restreint imposé par les limites du cadre, quatre-vingt-un poètes, les anonymes « kouroutz » et les morceaux de poésie populaire

(1) Toutefois, le recueil fut publié à Budapest et l'on est en droit de supposer qu'il le fut grâce à une subvention hongroise. Aussi la présence dans l'anthologie du baron Gyula Wlassics, poète mineur, mais ancien ministre de l'instruction publique s'explique-t-elle aisément.

constituent le panorama le plus impressionnant jusqu'à cette date. Certains silences et certaines complaisances confèrent cependant à la richesse même un caractère tendancieux. Petőfi, Ady, Attila József que l'on célèbre aujourd'hui comme les porte-drapeau de l'idéal révolutionnaire, y font entendre leur seul lyrisme intime. Attila József apparaît regrettablement inférieur à son génie ; quant à Ady, il est simplement défiguré et mutilé : on se demande pourquoi il était impossible d'adapter l'une de ses grandes visions tourmentées au lieu de ce trémolo de chansonnier qu'est *Seul avec la mer*. En revanche, parmi les produits de la poésie « contemporaine », on assiste à la parade des rhétoriciens nationalistes. Rassembler les territoires perdus est à l'époque la grande devise du régime et, pour avoir habilement exploité le thème, des poètes de troisième ordre comme Végvári, Géza Vályi-Nagy, Gyula Somogyvári et d'autres se voient élus aux honneurs de l'anthologie. Au détriment de l'art authentique, il importe de proposer du pays une image conforme aux préoccupations de la politique en vigueur. Aussi, avec les changements politiques, une partie de l'anthologie sera-t-elle appelée inévitablement à se démoder. Du point de vue des renseignements, elle ne vaut pas plus que d'autres ouvrages engagés.

En ce qui concerne les traductions dues à des traducteurs divers, elles suivent des principes variés et sont de qualité inégale. Ce sont tantôt des vers réguliers non rimés, tantôt des mot-à-mot. Celles préparées par François Gachot ou par Jean Hankiss en collaboration avec Georges Ribemont-Dessaignes combinent la fidélité au sens avec la fidélité au ton et au mouvement. D'autres, comme les adaptations de Kosztolányi par Edith Kubek, sont franchement médiocres. Dans ces conditions, avant de se former une opinion de tel ou tel poème, avant de le citer éventuellement, il convient de le confronter au texte original, nécessité qui diminue la confiance que l'on voudrait accorder à un ouvrage d'une telle envergure.

L'anthologie suivante (*Eugène Bencze : Les grands poètes hongrois du XIX^e siècle, Paris, La Renaissance du Livre, 1937*) peut se flatter de solides vertus d'information. Ceux qui veulent s'initier à l'histoire de la poésie hongroise du XIX^e siècle ont tout intérêt à lire l'étude générale qui précède les textes. Nettement dégagés, les courants principaux et les œuvres les plus importantes y sont analysés avec finesse

et mis en lumière par des analogies très justes, tirées de l'histoire de la littérature française. Mais combien les traductions sont-elles décevantes ! « Pour l'exécution technique des traductions, nous avons voulu faire œuvre personnelle »⁽¹⁾, écrit Bencze. Cette ambition louable l'a jeté dans une entreprise qui dépassait ses forces. Traitant cavalièrement les règles élémentaires de la prosodie, il introduit dans la même strophe rimée des vers de 12, de 11 et de 9 syllabes. Pourvu que deux mots possèdent des sonorités finales analogues, il les accouple sans se soucier de leur qualité masculine ou féminine. Ainsi « rossignol » rime avec « s'envole ». Les aventures métriques lui font oublier les nuances du sens et le massacre arrive à son comble. Nous verrons d'ailleurs qu'il en va de même chaque fois que les Hongrois s'évertuent, en ce domaine, à faire « œuvre personnelle ».

Cette même année, une revue de poésie a trouvé la formule la plus heureuse pour capter et fixer l'attention du lecteur (*Un ensemble de poésie hongroise, Yggdrasill, 1937, nos 4-5*). Au lieu d'une anthologie panachée qui « décourage le souvenir », on voit ici six poètes seulement, mais ceux-ci sont des maîtres incontestés : Vörösmarty, Petőfi, Arany, Ady, Babits, Kosztolányi. Une certaine inégalité dans la répartition surprend : sur cinquante-sept poèmes, deux seulement sont d'Arany. Cette anomalie s'explique probablement par les difficultés que son langage oppose aux traducteurs. Toujours est-il qu'il valait mieux ne pas le traduire plutôt que de le défigurer.

Riche en réflexions psychologiques intéressantes sur la sensibilité des poètes hongrois, la notice, où R. S. analyse l'alternative déchirante « nation-univers », constitue une forme de présentation plus neuve et plus juste que celles qui ressassent d'une manière simpliste les soucis patriotiques. Dans l'équipe des traducteurs, les Hongrois sont en majorité (E. Bencze, M. Gáspár, L. Molnos-Müller), mais leurs travaux ont été soumis à une révision soigneuse. C'est la première et la dernière fois qu'Aurélien Sauvageot a participé à l'établissement des textes d'une anthologie et il est bien regrettable que la poésie hongroise n'ait pas plus souvent bénéficié de son talent littéraire et de sa parfaite maîtrise de la langue. Les traductions se distinguent par leur effort de fidélité et, si elles ne respectent pas la forme, du moins

(1) *Op. cit.*, p. 31.

suggèrent-elles l'esprit dans un français souple et transparent. Il est dommage que cet ensemble soit enfermé dans une revue aujourd'hui difficilement accessible.

Après la deuxième guerre mondiale, on ne rencontre d'abord que quelques tentatives mineures. Nous les mentionnerons en passant, sans en recommander la lecture. En effet, chacune de ces plaquettes échoue sur l'écueil de la traduction. La première (*Henri Perrin-Jaquet: Poèmes hongrois, Lausanne, Spes, 1946*) contient cinq ballades populaires, ce qui n'empêche pas le traducteur de consacrer son « avertissement » incohérent à l'évocation de Petőfi, d'Arany et d'Ady. Parce qu'elle est peu connue, la poésie hongroise va-t-elle servir souvent encore de prétexte à la divagation des incapables ? Observez la remarquable unité de ton dans ces trois vers de *Ágnes asszony* :

Jön a hajdu : Ágnes asszony,
A tömlőcbe gyere mostan.
Jaj, galambom, hogy' mehetnék...

.....
Voici le gendarme qui s'amène.
— Suis-moi maintenant dans la prison !
— Haï ! mon pigeon, comment puis-je y aller...

La deuxième plaquette (*Terre hongroise, 1848-1948, traduction et commentaire de Montarier-H. Kallus, Les Cahiers de la Saison, Boudry, Éditions de la Baconnière, 1948*) présente onze poètes, de Petőfi à Illyés ; Sándor Weöres y est défini par cette formule unique et saisissante : « clair comme une aube de printemps... ». Nous voilà bien avancés ! Tout en faisant le modeste, le traducteur ne craint pas de suggérer : « certaines traductions peuvent être égales et quelquefois supérieures en perfection esthétique aux originaux... »⁽¹⁾. Est-ce bien cette strophe d'Ady, tirée de *A paraszt nyár*, qui le confirmera ?

Nyomorék s cifra napjaim
Úri s őszi nyomába jár
Egy szép paraszt, egy ős paraszt :
A nyár, a lomha Nyár.

.....
Les jours fleuris et misérables
Suivent l'automne seigneurial
Devant le vieux paysan, le beau paysan
L'été, le mol été.

(1) *Op. cit.*, p. 30.

La troisième plaquette (*Trois grands poètes hongrois : János Arany, Endre Ady, Attila József, Budapest, Institut des Relations Culturelles, 1952*) est une brochure de propagande. Dans un jargon laborieux, les auteurs des notices s'attachent à démontrer que les idéaux de ces trois grands progressistes sont venus à la réalisation en 1952. Comme ils sont morts, on peut leur faire dire ce qu'on veut... Là encore, à part la version d'un poème d'Attila József par Armand Robin, les traductions en vers rimés demeurent bien inférieures aux originaux.

Par contre, sur le plan de la vulgarisation, on ne saurait assez vanter les mérites du livre qui, jusqu'à présent, offre l'image la moins déformée de la poésie hongroise (*Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours, établie par Ladislas Gara, Paris, Seuil, 1962*). C'est d'abord un chef-d'œuvre d'organisation et de diplomatie. Ladislas Gara n'a-t-il pas su s'assurer la collaboration d'un grand nombre de poètes éminents dont la plupart ne s'étaient jamais intéressés à la poésie hongroise ? Les vertus de la présentation ne sont pas moindres : en dehors des notices qui se concentrent sur les renseignements essentiels, une introduction brillante permet aux lecteurs de rattacher les poètes à l'histoire littéraire. A l'aide de rapprochements ingénieux, László Cs. Szabó y situe les poètes hongrois dans l'ensemble de la poésie européenne. En les présentant comme des hommes, au service du langage poétique universel, que la vie et la sensibilité hongroises ont dotés d'un accent particulier, il permet de les saisir et comprendre dans leur fonction essentielle. Certes, les rapports complexes des poètes avec la patrie n'y sont pas cachés, non plus que leur tendance à s'exiler à l'étranger comme à l'intérieur même du pays, mais on n'oublie pas pour autant qu'il s'agit avant tout de créateurs inspirés et non de combattants nationalistes ou de militants politiques.

Une étude soigneusement élaborée clôt le recueil : pour la première fois dans une anthologie, on analyse en détail les problèmes théoriques et pratiques concernant la traduction de la poésie hongroise. Ladislas Gara y expose les principes qui l'ont guidé dans son travail de « médiateur » et que l'on a depuis adopté pour traduire la poésie polonaise. Les voici en résumé : 1) Seuls les poètes peuvent traduire des poètes ; 2) la connaissance de la langue d'origine, pour souhaitable qu'elle soit, ne garantit pas forcément la fidélité

du traducteur ; 3) l'essentiel étant de rendre le « souffle » de l'original, issu à la fois du fond et de la forme, le traducteur doit louvoyer entre « l'exactitude du sens et l'exigence prosodique ». On reconnaît ici, surtout dans le premier et le troisième point, l'usage suivi par les traducteurs hongrois placés devant la poésie étrangère. Quant au deuxième, l'ignorance de la langue que l'on se propose de traduire, il est moins fréquent que dans le passé.

Non seulement Ladislas Gara veut-il faire connaître la poésie hongroise, mais il impose encore la méthode hongroise aux adaptateurs français. N'est-il pas naturel que son initiative appelle certaines objections ? Certes, il est souhaitable que la poésie soit transmise au lecteur par des poètes, mais ne court-on pas alors le danger de voir s'interposer le style personnel du traducteur ? La solution, évidemment, consisterait à trouver des affinités où l'apport du style personnel ne serait pas de trop, mais, au cas où le poète ignore la langue originale, sera-t-il capable de les découvrir à travers le prosaïsme des « mot-à-mot » qu'il est contraint d'utiliser ? A plus forte raison, ne s'appuyant que sur des traductions littérales, pourra-t-il exercer son instinct poétique, supposé sûr, pour « louvoyer » entre l'exigence de la prosodie et celle du sens ? Comme la part qu'il doit accorder à l'une et à l'autre dépend d'une actualisation subjective du texte, l'arbitraire n'ira-t-il pas en croissant quand il va se conjuguer avec les approximations subjectives des conseillers hongrois ? Incontestablement, le charme de certains poèmes naît surtout de leur musicalité et il aurait été dommage de défigurer *Csipkerózsa* de Babits ou *Ilona* de Kosztolányi en les réduisant à la prose, mais était-il loisible, pour conserver le mirliton des rimes, de substituer des clichés pompeux au langage merveilleusement vivant de Babits dans *Jónás imája* ? Ladislas Gara n'a pas ménagé ses efforts pour trouver à chaque texte la formule la plus adéquate. Étant donnés cependant les 402 poèmes de l'anthologie et sa méthode expérimentale, tous les problèmes ne pouvaient être résolus avec un bonheur égal. Les résultats n'en sont pas moins passionnants : à peine faudrait-il remanier plus d'un tiers du recueil pour qu'il satisfasse la critique la plus scrupuleuse. En ce qui concerne le lecteur, il s'étonne sans doute de voir les poèmes d'un même auteur partagés entre de nombreux traducteurs. Après avoir été charmé par le ton xvi^e siècle que Lucien Feuillade a su conférer à l'ensemble des poèmes

de Balassa, il avoue sa gêne devant les poèmes d'Ady dont chacun ou presque parle avec une voix différente. Il nous semble que dans la mesure de ses possibilités, une anthologie a la mission de révéler les grands styles dans leurs caractéristiques marquantes, ce que la multiplicité des styles « médiateurs » ne rend guère possible. Toutefois, l'entreprise de Ladislav Gara marque un tournant dans l'histoire de la traduction de la poésie hongroise. Désormais, il n'est plus possible de publier des traductions d'une qualité inférieure et l'on peut espérer qu'une nouvelle édition, palliant aux légers défauts qu'on déplorait encore dans celle-ci, permettra aux traducteurs de porter toujours plus haut leurs ambitions.

Poésie du passé et poésie du présent s'ordonnent dans l'anthologie du Seuil en un panorama complet. Parmi les poètes vivants, âgés de plus de trente ans, figurent tous ceux qui comptent. Être consacré par les lecteurs hongrois suffit-il cependant pour conserver le titre de poète hongrois ? C'est ce que conteste Pierre Abraham (*Littérature hongroise, Europe, juillet-août 1963, nos 411-2*) dans sa préface intitulée *Domaine magyar*. Voici son avis qui ne laisse pas d'être étrange : « Dès l'origine, il avait été entendu de part et d'autre que dans ce numéro représentatif de la littérature hongroise figureraient tous les écrivains de marque résidant en Hongrie. Je dis bien : résidant en Hongrie. Nous n'avons pas motif de faire place à ceux qui, ayant toute faculté de rejoindre leur patrie, préfèrent rester à l'étranger et se désolidariser de leur peuple⁽¹⁾. » S'agit-il encore de composer de beaux vers ou seulement de déclarer son domicile au commissariat de police ? Et si l'on procède par analogie : pour avoir choisi l'exil, le proscrit de Guernesey a-t-il cessé d'être poète français ? Une fois de plus, la politique fait intrusion dans les points de vue critiques, et quand la politique a mauvaise conscience, son discours sur la poésie devient charabia. Lisons avec indulgence la notice consacrée à Gyula Illyés : « Il salua la Libération avec joie sans cependant épouser entièrement l'idéal de la dictature du prolétariat. A partir de 1955, il écrit toujours beaucoup de poèmes. Certains expriment la tristesse de la vieillesse et de la mort. Ses doutes politiques s'y font jour. Aujourd'hui Gyula Illyés a repris sa place auprès de son peuple⁽²⁾. » Il faudrait pourtant

(1) *Op. cit.*, p. 5.

(2) *Ibid.*, p. 81.

des efforts surhumains pour demeurer indulgent à la vue de tant d'inepties laborieuses et ce n'est certainement pas le mauvais français des présentateurs qui inspirera confiance. Dans ce cadre manqué, quelques-uns des vingt-six poètes se détachent par la qualité de leurs vers, confiés à des adaptateurs virtuoses comme Pierre Emmanuel, Jean Follain, Guillevic ou Jean Rousselot. D'autres laissent le lecteur indifférent, soit que leur poème présente peu d'intérêt, soit que la traduction déçoive. Après l'anthologie de Ladislas Gara, cet ensemble n'apporte rien de nouveau et, même dans les limites qu'il s'est fixées, ne peut nullement prétendre à révéler le meilleur part de la poésie hongroise contemporaine.

Une seconde publication, autrement soucieuse de qualité et de probité, s'est chargée d'en donner une idée (*Écrivains hongrois d'aujourd'hui, Les Lettres Nouvelles, numéro spécial, septembre-octobre 1964*). Poètes et prosateurs alternent ici : on a l'impression de lire un bon numéro d'une revue hongroise. La préface traite davantage des conditions de la littérature en Hongrie que de littérature elle-même, mais cette question concerne personnellement tous les poètes et, si György Gera n'en dit pas tout, ce qu'il en expose ne déforme pas la réalité. Des notices précises introduisent douze poètes, groupés en trois générations ; les poèmes sont beaux ; les traductions, dues à des poètes de qualité, offrent l'agrément d'une haute tenue littéraire. Judicieusement choisi, ce recueil peut satisfaire une curiosité momentanée ; si cependant sa force d'attraction demeure restreinte, cela tient à la nature même des florilèges, qui dispersent l'attention par des lectures trop nombreuses et trop minces.

Nous venons de passer en revue seize anthologies : les textes et les commentaires abondent. On pourrait en déduire que, si le lecteur voulait s'en donner la peine, il aurait toute possibilité de se faire une « idée assez exacte » du caractère de la poésie hongroise. Or nous avons aussi constaté des lacunes et des erreurs majeures. En réalité, parmi les anthologies accessibles aujourd'hui, deux seulement, celle de Ladislas Gara et celle des *Lettres Nouvelles* méritent la confiance. Il serait, bien sûr, injuste de sous-estimer le résultat, aboutissement heureux d'une longue série d'initiatives avortées et de tâtonnements courageux. Malgré tout, la poésie hongroise est là, des poètes français parmi les plus éminents lui ont témoigné leur estime en la traduisant, il suffit de la lire et de l'apprécier. Mais peut-on espérer que le

lecteur français s'y attache avec la même admiration que le lecteur hongrois ? Que l'on nous permette d'en douter.

Pour des raisons multiples, la poésie hongroise apparaît, dans son ensemble, en retard par rapport à la poésie française. Or, on ne s'attache, en général, à la littérature d'une nation étrangère qu'à condition d'en tirer un enrichissement pour toute la vie. Au cours de nombreuses conversations avec des poètes français, nous leur avons demandé ce qu'ils admiraient dans la poésie hongroise. Nous avons ainsi appris que leur admiration s'adressait exclusivement à la ferveur que les poètes magyars savent, même de nos jours, susciter chez leurs compatriotes. Ce qui leur semblait donc enviable, ce n'était pas l'originalité stimulante de la poésie, mais le nombre des lecteurs. Interrogé par contre sur les poètes hongrois, chacun avouait aimer telle ou telle œuvre : l'un se disait touché par Petőfi, l'autre par Attila József. Ady, Illyés, Weöres avaient également gagné des sympathies. Ces réponses sont révélatrices. Tandis que les rapports se nouent difficilement entre le lecteur français et la poésie hongroise présentée comme un produit national, il reste tout à fait possible, pour tel poète hongrois, ayant engendré son univers à lui, de subjuguier le lecteur, s'il existe entre eux des affinités profondes. D'une manière générale, on se passionne pour Rilke sans trop se préoccuper de sa nationalité ; on aime Jorge Luis Borges sans forcément admirer la littérature argentine. Il en va de même pour Kafka, Joyce, Ionesco ou Beckett. Les œuvres de valeur se diffusent à l'étranger grâce à leur message universel, intimement lié à leur qualité artistique. Les connaître dans leur contexte national n'est certes pas sans importance : est-ce pour autant indispensable ? Aussi pensons-nous que les chances de la poésie hongroise auprès des lectures françaises sont infimes, tandis que celles de quelques grands poètes hongrois demeurent considérables. Il suffit de les servir selon leur valeur. Sur ce plan, le nécessaire a-t-il été fait ?

Nous ne pouvons entreprendre ici l'étude systématique de tous les recueils individuels dont le nombre augmente chaque année. Leur ensemble fournirait une matière assez riche pour une thèse de doctorat. A titre de première investigation, nous essaierons de nous informer sur les versions successives des poésies d'Endre Ady qui ont le plus souvent tenté l'ambition des traducteurs. On en trouve un choix plus ou moins grand dans les publications suivantes :

- André Ady : *Poèmes hongrois*, *Revue de Genève*, n° 22, avril 1922.
- Ivan Goll : *Les cinq continents, anthologie mondiale de la poésie contemporaine*, Paris, La Renaissance du livre, 1922.
- Paul László : *Traductions françaises, allemandes et anglaises de poèmes d'Ady*, Paris, 1, rue Bleue, 1925.
- André Ady : *Choix de poésies traduit de l'original hongrois par Alexandre Térey*, Paris, imprimerie Jouve, 1926.
- Ady : *Poésies* adaptées par MM. E. Zuckermann et E. Carasso, Paris, *Revue Aujourd'hui*, 1926.
- Anthologie de la poésie hongroise contemporaine*, version française sous la direction de Béla Pogány, révision de Géo Charles, Paris, Les Écrivains Réunis, 1927.
- André Ady, le grand poète magyar*, traduit par Joseph Fóti, Budapest, Librairie Française, 1930.
- Poèmes hongrois* traduits par Georges-Philippe Dhas, Budapest, Springer, 1935.
- Anthologie de la poésie hongroise* par Jean Hankiss et L. Molnos-Müller, Paris, Sagittaire, 1937.
- Un ensemble de poésie hongroise*, Yggdrasil, nos 4-5, 1937.
- André Ady : *Poèmes*, traduits du hongrois par André Steiner, Paris, J. Corti, 1941.
- Terre hongroise, 11 poètes hongrois de 1848 à 1948*, traduction et commentaire de Montarier-H. Kallus, *Les Cahiers de la Saison*, Boudry, Éditions de la Baconnière, 1948.
- André Ady : *Poèmes*, Texte hongrois présenté et traduit par Armand Robin, Paris, Seuil, 1951.
- Trois grands poètes hongrois : János Arany, Endre Ady, Attila József*, Budapest, Institut des Relations Culturelles, 1952.
- Un demi-siècle de poésie*, t. 3. Dilbeek, La Maison du Poète, 1956.
- Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours* établie par Ladislas Gara, Paris, Seuil, 1962.

D'après le témoignage de cette bibliographie sommaire, Ady passerait pour un auteur connu, voire populaire en France. Si l'on considère cependant que la majorité des présentations est due à l'initiative hongroise, on comprend que cette renommée fut pendant longtemps plutôt rêve que réalité. Encore importe-t-il de savoir si Ady gagne à être lu dans toutes ces traductions.

Dans la *Revue de Genève*, qui publia un premier choix

du poète⁽¹⁾, la traduction est l'œuvre de deux Hongrois, Zoltán Baranyai et Sándor Eckhardt. Ils ont essayé de rendre le sens de huit poèmes, sans qu'il en résultât trop de dommage pour le français. Faute de souplesse stylistique, les textes sont pénibles à lire, ils sombrent même par endroit dans le ridicule comme dans le cas de *Szeretném ha szeretnének* :

Sem utódja, sem boldog őse,
Sem rokona, sem ismerőse
Nem vagyok senkinek,
Nem vagyok senkinek.

Vagyok, mint minden ember : fenség,
Észak-fok, titok, idegenség,
Lidérces, messze fény,
Lidérces, messze fény...

.....
Je ne suis ni l'enfant ni l'heureux aïeul
Ni le parent ni l'amant
De personne, de personne.

Je suis comme tout homme, la Majesté,
Le pôle Nord, le Secret, l'Étranger,
Le feu follet lointain, le feu follet lointain...

En dehors de la construction grammaticale incorrecte, notons plusieurs inexactitudes dans la première strophe : *enfant* n'est pas *utód*, *ismerős* n'est pas *amant*. Cette deuxième erreur est d'autant plus grave que, durant toute sa vie, Ady ne cessa de chanter ses amours multiples. Quant à la deuxième strophe, l'emploi de l'article défini, absent de l'original, rappelle une certaine grandiloquence gastronomique : Le Pâté de Canard, Le Bœuf Bourguignon... Restent à signaler quelques indications étranges dans la notice. Elle prétend qu'Ady « a fondé en 1907 une revue, *Nyugat* (l'Occident), de caractère très littéraire ». C'est faux : le premier numéro du *Nyugat* n'a paru qu'en 1908 et Ady n'en a été que le collaborateur principal. Nous apprenons ensuite qu'incompris de la Hongrie officielle, « ce patriote si foncièrement magyar reçut un meilleur accueil auprès des radicaux, des juifs et des socialistes⁽²⁾ ». La terminologie haineuse d'une certaine

(1) La première traduction d'un poème d'Ady date cependant d'avant la première guerre mondiale. Il s'agit de *Virág-Fohász Virágok Urához* (Fleur-Prière au Seigneur des Fleurs) paru dans *Les Feuilles de Mai* (n° 3, avril-mai-juin 1913). La version due à L. Montfeuilhé et à J.-A. Csáky est un mot-à-mot honnête, mais la notice contient plusieurs inexactitudes : Ady n'est pas né en 1875, mais en 1877 et il n'a jamais dirigé la revue *Nyugat* dont il était seulement l'un des collaborateurs principaux. — Nous remercions M. György Rába qui a bien voulu attirer notre attention sur ce renseignement.

(2) *Op. cit.*, p. 472-3.

critique hongroise de l'autre après-guerre peut-elle être comprise des lecteurs de langue française ?

La même année, Ivan Goll fit paraître trois poèmes d'Ady dans son anthologie : étant donné que deux de ces textes reproduisent ceux de la *Revue de Genève*, ce petit choix ne mérite pas d'attention spéciale. A l'occasion des premières versions, nous avons déjà observé, en miniature, les défauts des adaptateurs hongrois, qui, faute de posséder le sens intime du langage poétique français, trahiront Ady chaque fois qu'une révision compétente leur manquera.

Peut-être la médiocrité atteint-elle son maximum chez Paul László. Ses versions françaises (rimées !) relèvent du pur coq-à-l'âne. Une strophe tirée de *A Gare de l'Est-en* en dira plus long que tout commentaire :

Én elmegyek most, hazamegyek,
Már sziszeg, dohog a vonat,
Még itt van Párizs a szivemen
S elránt az alkonyat...

.....

Je pars, je rentre à mon pays,
Le train fume déjà des nuages noirs
Et m'enlève avec Paris au cœur
Au sombre triste soir.

Pourtant, sa médiocrité flagrante s'excuse davantage que la médiocrité fardée d'Alexandre Térey. Les trente-deux poèmes que nous présente ce poète mineur du *Nyugat* défigurent Ady et par leur choix (c'est uniquement un Ady disciple des symbolistes), et par leur forme aberrante qui, des puissants vers libérés de l'original, fait une sorte de mirliton rimé. Édulcorés et délayés (Térey invente des vers pour fabriquer son rythme défaillant) ces textes semblent avoir pour auteur un chansonnier de music-hall. Dans cette strophe de *Jó Csönd-Herceg előtt*, on trouve trois vers et trois rimes de trop, sans parler de l'infidélité générale au ton et au mouvement du hongrois :

Holdfény alatt járom az erdőt.
Vacog a fogam s füttyörészek.
Hátam mögött jön tíz-öles
Jó Csönd-herceg
És jaj nekem, ha visszanézek...

.....

Passant au clair de lune
Je marche dans le bois,
Frissonnant dans la brume,
Fredonnant à mi-voix.

Et là, me surprenait,
Le Prince du Silence
Qui après moi se lance,
O, si je retournais...

Les trente-deux poèmes qui se trouvent dans le recueil suivant offrent une image plus complète de l'œuvre, sans réussir cependant à mettre en relief sa véritable grandeur. On y remarque aussi une intention honnête de respecter le langage d'Ady. « Contrairement aux essais antérieurs, disent Zuckermendel et Carasso, nous avons voulu que notre adaptation soit faite en vers libres et non en vers classiques dont la prosodie et la rime paralysaient, par leurs règles étroites, toute fidélité à la pensée et à l'expression de l'auteur⁽¹⁾. » En fait, il s'agit d'une traduction en prose adaptée au mouvement des vers, sans aucun souci de rythme. Plus grave encore est l'ignorance fréquente des règles élémentaires du français. Quant au mot adéquat, il est rarement trouvé. Voici un exemple où tous les défauts se donnent allègrement rendez-vous :

Az én hűtlen, beteg istenem
Űlje itt mindig vad torát :
A tüzcsóvás, felséges Őröm.
Dalolj, dalolj, tovább.

.....
Paris, mon Dieu infidèle, maladif,
Que toujours il y fête ses orgies frénétiques
Majestueux plaisirs des flammes,
Chante, oh chante encore !

Après tant d'échecs lamentables, les six poèmes assez judicieusement choisis dans l'anthologie de Béla Pogány constituent un menu pas en avant. Un certain effort pour capter le rythme de l'original, une meilleure intelligence des textes en rendent la lecture moins malaisée. Si pourtant Ady en sort considérablement appauvri, c'est parce que, comme l'a montré A. Sauvageot, les traducteurs ne sont pas en mesure de respecter ses nuances.

Avec les versions souvent rimées de Louis Joseph Fóti, nous retombons dans la pire élucubration. Pourtant, n'annonce-t-il pas dans la préface : « Partout, nous avons suivi de près le texte. Très souvent nous n'avons même pas changé l'ordre des mots. Et ce ne fut que très rarement que nous avons remplacé les mots par les idées. Et dans aucun

(1) *Op. cit.*, p. 4.

cas, nous n'avons faussé l'idée. Ainsi nous pouvons dire que la traduction est fidèle... »⁽¹⁾ ? Après la promesse, voici le résultat :

Mégis megyek. Visszakövetel
A sorsom. S aztán meghalok,
Megölnek a daltalan szivek
S a vad pézsma-szagok...

.....
Et quand même je m'en vais
Ma destinée me rappelle
Et je vais mourir, me tueront
Les sons et les odeurs, mortelles...

Vingt-sept poèmes en tout et chacun rebute par la même nullité linguistique, stylistique et prosodique.

Par contre, les sept poèmes adaptés par Georges-Philippe Dhas se lisent agréablement. Ce sont des vers classiques rimés, décasyllabes et alexandrins, qui font deviner en Ady un versificateur aimable et facile, d'un langage passablement conventionnel. C'est que, au lieu de traduire les textes, Dhas en a fait des paraphrases bourrées de clichés, frustrant ainsi le poète hongrois de toute son originalité. En bel esprit qui se respecte, il n'a pas manqué de supprimer certains passages qui risquaient de choquer les âmes délicates. Ainsi, on aurait beau chercher la strophe qui vient d'illustrer l'incompétence de Fóti. Pourtant, le poème figure dans cette anthologie. Prenons alors le quatrain déjà cité pour Zuckermandel et Carasso où, inconsciemment peut-être, le traducteur fait son propre procès :

Oh ma déesse, oh ma belle infidèle
Oh Joie déploie sans moi tes fières ailes,
Verse aux hommes ton rire et ton émoi ;
Chante Paris, chante même sans moi !

Nous avons déjà signalé les omissions tendancieuses de l'anthologie établie par Hankiss-Molnos. En ce qui concerne les traductions, elles suivent en apparence la disposition des vers hongrois. Or, embarrassé par la concision de l'original, Guillaume Vautier n'a-t-il pas arbitrairement modifié la structure des strophes dans *A Fehér Lótuszok* ?

Vén, bűnös, mély lelkemből néha
Csodálatos forróság buzog,
Mint bús mátkák éjjel sírt könnye
S, ime, kinyílnak hirtelen
Csúf tükrén a fehér lótuszok.

(1) *Op. cit.*, p. 19.

.....

Dans mon âme vieillie, profonde, coupable,
Monte une miraculeuse ardeur
Comme les larmes des tristes fiancées
Pleurées au milieu de la nuit.
Et voici que soudain s'épanouissent
Sur leur miroir difforme
Les lotus blancs.

Les allongements et les raccourcissements qui frappent presque toutes les strophes ne laissent pas d'altérer sensiblement l'équilibre du poème. C'est pourtant le premier effort honnête pour rendre mot pour mot, sens pour sens, ce qui, avec un ensemble de poèmes autrement constitué, aurait donné des résultats plus appréciables.

Ce que cette anthologie a manqué, la présentation d'*Yggdrasill* l'a réalisé. Les vingt-cinq poèmes suggèrent fort bien la richesse de l'œuvre. Certes, les traductions n'ont pas le charme immédiat des adaptations versifiées, elles n'ont pas toujours non plus la limpidité des textes pensés et rédigés en français. Ça et là, des calques maladroits accusent le traducteur étranger. Ainsi, quand Ady écrit dans *A Gare de l'Est-en* : « S az életbe belehazudunk / Egy kis harmóniát... » la traduction impose une construction transitive à un verbe rigoureusement intransitif : « Et dans la vie nous mentirons / Un peu de harmonie ». On pourrait également citer plusieurs cas où le futur est rendu par le présent, ce qui ne relève pas moins de l'imitation servile. Malgré ces gaucheries, ces versions présentent l'avantage d'une scrupuleuse fidélité au sens, laquelle permet au moins de se familiariser avec la pensée d'un poète qui attachait de l'importance à la pensée.

Une place à part revient aux adaptations d'André Steiner. Après une introduction intelligente où, au lieu de s'épancher en lamentations patriotiques, le traducteur essaie de définir les déchirements d'Ady entre le passé et le futur, le recueil s'ouvre sur cinquante-huit poèmes. On y constate l'intention de respecter et le sens et la forme. Steiner ne nous dit pas s'il a bénéficié des retouches d'un collaborateur français. Toujours est-il que la qualité de son langage dépasse nettement celle de ses prédécesseurs hongrois. Si ce langage cependant demeure en deçà de l'original, c'est à cause des pièges prosodiques auxquels, insuffisamment exercé, il se laisse facilement prendre. De là viennent aussi ses tournures forcées, ses écarts et ses paraphrases. L'alternance capri-

cieuse des vers pairs et impairs réussit peu en français et trahit en outre les desseins d'Ady, dont le rythme se conformait rigoureusement au schéma déterminé dans la première strophe. Le besoin de rimer auquel Steiner subordonne le mouvement des phrases entraîne inévitablement l'infidélité au rythme de la pensée. Deux strophes de *Az ős Kaján* (traduit d'une manière cocasse par *Le Perfide Alléchant*) illustreront cette tentative courageuse, mais insuffisante :

Bibor-palástban jött Keletről
A rímek ősi hajnalán.
Jött boros kedvvel, paripásan,
Zenezerszámmal, dalosan
És mellém ült le ős Kaján.

Duhaj legény, fülembé nótáz,
Iszunk, iszunk s én hallgatom.
Piros hajnalok hosszú sorban
Suhannak el és részegen
Kopognak be az ablakon...

.....
D'Orient il vint vêtu de pourpre
Au premier matin des chants,
Il vint à cheval, luth en main,
Chantant, et à ma table s'assit,
Fol et saoul, le Perfide Alléchant.

Débauché gaillard ! il chantonne,
Nous buvons, et je l'écoute.
De rouges aubes passent sans nombre
Et, heurtant ivrement nos fenêtres
S'évanouissent sur la route.

C'est après la deuxième guerre mondiale que les premières traductions vraiment dignes d'Ady ont vu le jour. Passons sur quelques choix mineurs (*Terre hongroise* contient deux versions d'une qualité douteuse et *Trois grands poètes hongrois* reprend les traductions de Steiner)⁽¹⁾ pour insister sur l'importance de l'édition bilingue établie par Armand Robin. Pourtant, si l'on peut parler ici de réussite, c'est plutôt en vertu d'un certain souffle, capté et reproduit avec vigueur, que du fait d'une fidélité scrupuleusement respectée. Il s'agit, de la part du traducteur, d'une rare affinité avec le poète hongrois. Cette rencontre intime de deux esprits a permis à Robin de « se traduire » en Ady :

(1) Signalons aussi quatre poèmes traduits, avec une fidélité exemplaire, par Roger Richard dans *Un demi-siècle de poésie*, op. cit. Il est dommage que le choix soit ici insignifiant et que la notice avance des inexactitudes scandaleuses.

il l'a, en quelque sorte, recréé à sa manière, offrant en lecture Robin aussi bien qu'Ady. Il n'en est pas moins étonnant de constater que cette manière personnelle se fonde en partie sur certaines particularités de la langue hongroise par lesquelles Robin donne une tournure étrange et souvent grinçante à son français. A titre d'exemple, citons la place des adjectifs : le hongrois les met devant le nom — Robin les antépose avec allégresse :

Kékes, reszkető ajkunk — Nos bleuâtres, tremblantes lèvres (*Vad szirttetőn állunk*) ; Nyirkos, vak, őszi hajnalon — Par un moite, aveugle, automnal avant-jour (*A Sion-hegy alatt*).

Une autre étrangeté de la version réside dans son orchestration phonétique : « La fréquence et l'insistance des allitérations dans le texte français, déclare Robin, correspondent à toute une technique de l'incantation, à un « art poétique chamaniste », dans le texte hongrois. J'ai suivi littéralement l'original ; chaque fois que cela me fut possible, toute syllabe répétée en français fut d'abord la même syllabe répétée en hongrois⁽¹⁾. » Admettons qu'Ady se soit souvent servi de l'allitération, bien que ses pairs : Babits, Kosztolányi, Árpád Tóth aient davantage exploité le procédé sans pour autant verser dans le chamanisme⁽²⁾. Toutefois la question se pose de savoir si l'allitération insistante exerce sur le lecteur français la même impression que sur le lecteur hongrois. Procurer des sensations fortes par la forte accumulation des consonnes initiales est plus propre au génie du hongrois. Habituee à des effets plus discrets, l'oreille française ne va-t-elle pas protester contre l'incantation par trop laborieuse ?

Les souvenirs d'étés décadés

— Étés de Florence mêlés

Aux adieux d'un Lido d'automne... (*Intés az őrökhöz*)

Très souvent, la manie de l'allitération conduit Robin à se servir d'expressions alambiquées : « Éreztem az Isten-szagot » (*A Sion-hegy alatt*) donne chez lui : « A mes narines parfum de Dieu parvint », alors que l'original dit simplement : « Je sentis l'odeur de Dieu ». Il ne redoute pas non plus la cacophonie : « S lennék valakié, / Lennék valakié » (*Szeretném ha szeretnék*) — « Et que quelqu'un m'aît, / Que quelqu'un

(1) *Op. cit.*, p. 9.

(2) Ne se sont-ils pas plutôt montrés attentifs à l'*Art poétique* de Verlaine ?

m'ait ». Inversions forcées, néologismes et archaïsmes s'ajoutent encore à cet ensemble dépayçant que l'on pourrait appeler le maniérisme de Robin. A propos d'une traduction de Maïakovski, Georges Mounin le lui a sévèrement reproché⁽¹⁾.

Et pourtant, le pouvoir envoûtant de ces traductions est indéniable. Malgré toutes les extravagances du texte, on a le sentiment de lire un Ady authentique. Le secret de Robin, s'il en est, réside dans son affinité avec le poète hongrois, affinité qui l'aide à faire passer l'accent et le mouvement mêmes d'un langage exalté. Une version plus scrupuleusement fidèle aux données traduisibles aurait peut-être moins bien rendu la respiration essentielle. C'est grâce à cette méthode personnelle, et presque illégitime, que Robin restitue le mélange d'amertume et d'ironie, si spécialement hongrois, de *Négy-öt magyar összehajol*. Un pareil tour de force est unique dans les annales des traducteurs de la poésie hongroise. Nous prendrons cependant pour illustration *Ádám, hol vagy?*, poème plus court et qu'il est possible de comparer à trois autres essais méritants :

Oszlik lelkennek barna gyásza :
Nagy, fehér fényben jön az Isten,
Hogy ellenségim leigázza.

Az arcát még titkolja, rejti,
De Nap-szemét nagy szánalommal
Most már sokszor rajtam felejtí.

És hogyha néha-néha győzők,
Ő járt, az Isten járt előttem,
Kivonta kardját, megelőzött.

Hallom, ahogy lelkemben lépked
S az ő bús « Ádám, hol vagy ? » - ára
Felelnek hangos szívverések.

Szívemben már őt megtaláltam,
Megtaláltam és megöleltem
S egyik leszünk mi a halálban.

.....
Le deuil brun de mon âme en loques fuit.
Dans une grande, blanche splendeur Dieu surgit
Pour subjuguier mes ennemis.

Il tient encore son visage celé, dissimulé ;
Mais son Oeil-soleil, avec géante pitié,
Maintenant de temps en temps il le laisse sur moi oublié.

S'il m'advient parfois de triompher,
C'est lui, c'est Dieu qui devant moi avait marché :
Il avait tiré son épée, m'avait devancé.

(1) Georges Mounin : *Les belles infidèles*, Paris, Les Cahiers du Sud, 1955, p. 113.

Je l'entends pas à pas dans mon âme marcher ;
 A son cri : « Adam, où es-tu ? », si attristé,
 Répondent des battements de cœur avec sonorité.
 Dans mon cœur déjà je l'ai trouvé,
 Je l'ai trouvé et je l'ai embrassé,
 Et nous serons ensemble quand je mourrai.

Après la version d'Armand Robin, il ne sera pas sans intérêt de lire la première traduction du poème, due à Sándor Eckhardt et à Zoltán Baranyai, qui se sont limités à chercher la fidélité au sens :

Le deuil sombre de mon âme se déchire :
 Dieu arrive dans sa splendeur blanche et puissante
 Pour terrasser mes ennemis.
 Il me cache encore son visage,
 Mais souvent il oublie sur moi
 Son regard de soleil, immense pitié !
 Et si j'ai triomphé quelquefois,
 C'est que lui, Dieu, marchait devant moi
 Et le glaive dégainé, il avançait.
 J'écoute ses pas dans mon âme,
 Et le battement de mon cœur répond à haute voix
 A son triste appel : « Adam, où es-tu ? »
 Dans mon cœur je l'ai déjà trouvé,
 Je l'ai trouvé et l'ai embrassé,
 Et nous serons unis dans la mort.

Nous avons là un effort louable, sans plus. Ce texte plat qui, à quelques exceptions près, correspond à la lettre de l'original, montre la limite qu'aucun traducteur hongrois n'a pu franchir. Et c'est justement au-delà de cette limite que commence le terrain du français poétique. Le concours ne pourra donc se poursuivre qu'entre poètes français. Armand Robin aura trouvé un rival dangereux en la personne de Jean Grosjean dont le langage biblique convenait particulièrement au poème en question :

Le noir deuil de mon âme a fui.
 Dieu, dans sa grande clarté blanche,
 Vient terrasser mes ennemis.
 Secrète, voilée est sa face,
 Mais déjà, par bonté, souvent
 Sur moi ses yeux de soleil passent.
 Si quelquefois j'ai triomphé
 C'est que Dieu allait devant moi
 Tirant le glaive le premier.
 Je l'entends marcher dans mon âme.
 S'il dit, triste : « Où es-tu, Adam ? »
 Mon cœur très fort se met à battre.
 Oui, je l'ai trouvé dans mon cœur,
 Trouvé et serré dans mes bras,
 Nous serons unis dans la mort.

Fidélité et transparence : on ne saurait assez apprécier ces qualités de la version. De l'original, elle rend le sens, la forme, le mouvement, la plupart des nuances. Avec brio, elle en reproduit la concision. C'est assurément elle qui fait le mieux sentir la tension dramatique qui se dégage des vers d'Ady. Malgré ses trouvailles, le texte de Robin semble alors un peu délayé⁽¹⁾. Si Jean Grosjean ou un autre poète de sa qualité avait traduit un plus grand nombre des poésies d'Ady, c'est sans aucun doute à ce choix qu'il faudrait décerner la palme. Or, dans l'anthologie établie par Ladislas Gara, Grosjean n'a signé que deux traductions d'Ady, le reste est dû à plusieurs autres adaptateurs, ce qui donne à l'ensemble, répétons-le, une allure disparate. Aussi préférons-nous de recommander à ceux qui auraient envie de s'initier à la lecture du poète, le recueil présenté par Armand Robin qui offre l'avantage de combiner l'unité du ton à une intuition permanente des desseins de l'auteur. Toutefois, il manque encore une présentation vraiment digne du poète⁽²⁾ et, sans pouvoir apporter ici davantage de preuves, nous avons la certitude regrettable qu'il en va de même pour tous les autres poètes hongrois dont l'œuvre personnelle pourrait attirer des lecteurs en France.

Seize anthologies générales d'un côté, seize consacrées à Ady de l'autre : lesquels peut-on retenir pour leur qualité ? Ce sont d'une part les textes publiés dans *Yggdrasill*, dans l'anthologie du Seuil et dans *Les Lettres nouvelles* ; ce sont, d'autre part, les adaptations d'Armand Robin, les textes d'*Yggdrasill* encore et ceux de l'anthologie du Seuil. Avouons que le bilan est assez maigre. De la masse poussiéreuse des bouquins inutilisables se détachent juste quelques publications distinguées qui donnent une idée approximative de ce que les poèmes traduits expriment ou suggèrent en lecture directe. Partout ailleurs, une médiocrité désolante qui, au lieu de faciliter la connaissance de la poésie hongroise, n'a cessé jusqu'à nos jours de ternir l'éclat des meilleurs poètes.

(1) Ce qui ne l'empêche pas de paraître plus puissant à ceux qui, comme M. Sauvageot, ont la connaissance intime de la poésie d'Ady.

(2) Nous avons eu connaissance trop tard, pour l'analyser ici, du petit ensemble des vers d'Ady, traduits par Jean-Luc Moreau dans *La Table Ronde* (mars 1965 - n° 206, p. 50-5). Adaptées avec une méthode qui vise la fidélité jusqu'à reproduire la métrique d'Ady, ces textes témoignent à la fois d'une remarquable intelligence du hongrois et de qualités poétiques certaines. Il est à souhaiter que cette première tentative, trop restreinte, soit poursuivie.

Résumons les défauts les plus typiques. Très longtemps, les anthologies et les recueils individuels ont tendu à démontrer la présence de la Hongrie en Europe, à en illustrer l'« âme », définie, au demeurant, selon l'idée changeante que s'en faisaient les régimes politiques successifs. Ainsi, dans bon nombre de préfaces, de notices et de choix de poèmes, la propagande nationale et les thèses idéologiques ont-elles prévalu sur les considérations proprement littéraires ? Présenter un poète revenait souvent à analyser ce qu'il pensait de son pays. Nous avons réservé pour la fin l'exemple peut-être le plus scandaleux. Dans l'anthologie mondiale des Biennales de Knokke, la notice anonyme transforme Ady en un simple agitateur révolutionnaire. Après avoir attribué au recueil *Poésies Nouvelles*, une citation qui provient d'un article de journal, elle déclare : « Son recueil *Le Paon sur la Maison (sic)* (1907) abonde en poèmes révolutionnaires où se manifestent l'amertume et la colère du paysan jugulé. » De l'invention d'un recueil imaginaire à la constitution d'une bibliographie fictive d'Ady, il n'y a qu'un pas. Voici, selon la notice, les œuvres principales du poète : *Poésies nouvelles* (1906) ; *Le Paon sur la Maison* (1907-1912) ; *L'homme dans l'inhumain* (1914-1918)⁽¹⁾. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas pu vérifier l'exactitude des informations qu'on lui avait fournies. On se demande à qui ou à quoi cette déformation grossière des faits a rendu service. Pas à la cause de la poésie hongroise ni à celle d'Ady, soyons-en sûrs.

L'autre défaut général, on a pu s'en rendre compte, est l'infidélité et la laideur des traductions. Dans ce domaine de l'échec, trois catégories se distinguent. Celle des Hongrois qui savent mal le français, celle des Français qui connaissent le hongrois, mais sont dépourvus de talent poétique, celle enfin des Français qui ont du talent, mais ignorent le hongrois. Bien entendu, l'idéal consisterait à trouver, pour chaque poète hongrois digne d'être présenté, un poète français éminent qui puisse le traduire sur l'original. Dans ces conditions seulement il serait possible de satisfaire à l'exigence si naturelle de Paul Valéry : « La poésie est une tentative toujours téméraire de rendre indissolubles la forme et le fond d'un discours. C'est cette indissolubilité qui devrait être reconstituée aussi bien que possible par le traducteur. C'est

(1) *Un demi-siècle de poésie, op. cit.*, p. 13-4.

une loi qui est bien plus impérieuse que celle qui exige l'exactitude du sens : la plus étroite fidélité, quand il s'agit de véritable poésie, s'impose⁽¹⁾. » Pour des raisons évidentes, cependant, peu de poètes se donneront la peine de s'initier à la langue magyare. Compte tenu des possibilités restreintes, c'est encore la formule adoptée par Ladislas Gara — la collaboration de lettrés hongrois et de poètes français — qui a le plus de chances de réussir. Encore faudrait-il souhaiter que, sur les adaptations ainsi obtenues, un contrôle plus sévère puisse s'exercer sous la direction d'un lettré français bilingue qui seul saura juger avec compétence des textes destinés à des lecteurs français.

De ce tour d'horizon assez décourageant, deux leçons se dégagent. Il faut d'abord se rendre compte que si la poésie hongroise est peu connue en France, cela tient, en dehors de l'isolement linguistique de la Hongrie, au fait que les nombreux recueils qui ont essayé de la présenter ont rarement respecté les normes esthétiques et psychologiques les plus élémentaires. Ensuite, il n'est pas moins nécessaire de reconnaître que si quelques bonnes anthologies générales, comme celle publiée aux éditions du Seuil, jouent un rôle indispensable, la diffusion des meilleures œuvres individuelles demeurera désormais la tâche essentielle. Libérés de leur étouffante nationalité, Vörösmarty, Petőfi, Arany (pourquoi pas), Babits, Milán Füst, Kassák, Attila József, Radnóti, Illyés ou Weöres ne pourraient-ils pas plus facilement prendre leur place dans le concert des poètes européens ? Que cette place leur revienne, cette question déjà a fait couler beaucoup d'encre, mais la plupart d'entre eux n'ont pas eu la possibilité de le prouver, ni les critiques celle de le vérifier !

André KARÁTSON.

(1) Paul Valéry : *Préface* aux *Poèmes* de Ladislas Mécs, Paris, Horizons de France, 1944, p. XIII.